

**Peau — savoir cruel, Fin de siècle — longue séduction.**

Caroline Bayard

Number 32, Winter 1983–1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40043ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bayard, C. (1983). Review of [Peau — savoir cruel, Fin de siècle — longue séduction.] *Lettres québécoises*, (32), 34–35.

# Peau — savoir cruel, Fin de siècle — longue séduction.

Ils ont tous deux surgi de la génération qui avait nom modernité, une génération certainement plus complexe et dangereusement plus multiforme que leurs prédécesseurs, leurs opposants et leurs supporters n'ont aimé le laisser croire. Tout ne s'est pas dit dans *La Barre du Jour* ou aux Herbes Rouges et tout n'a pas nécessairement ou inmanquablement tourné autour du corps, du texte et du désir. À preuve *La peau familière* et *Une certaine fin de siècle*.

Louise Dupré, dont c'est le premier livre de poésie et les Éditions du Remue Ménage, pour lesquelles c'est également une entrée inaugurale sur le territoire de la poésie, se sont donné le mot pour produire un volume dont la mise en page et l'organisation typographique ont la finesse des objets délicatement finis. Où nous entraîne ce texte? Sur la peau d'une femme et peut-être même que sous/en profondeur/en deça seraient des termes plus adéquats pour cet étrange processus. L'horloge est au soir, l'histoire aux massacres de Sabra et Chatila. Une femme sort la nappe, le téléjournal se fait «rumeur hallucinatoire».

Passant alternativement du premier plan à la toile de fond, une fille, une tante et une mère s'insèrent sous les coutures du texte. La fille est adolescente et dégingandée, la tante folle, la mère procréatrice (moins de filles que de garçons et bien sûr ils ont les yeux pâles du père).

Les pulsions de la *Peau familière* ont deux qualités paradoxales: elles sont tour à tour — ou parfois simultanément — elliptiques et directes, fuyantes et précises, intuitives et impitoyables:

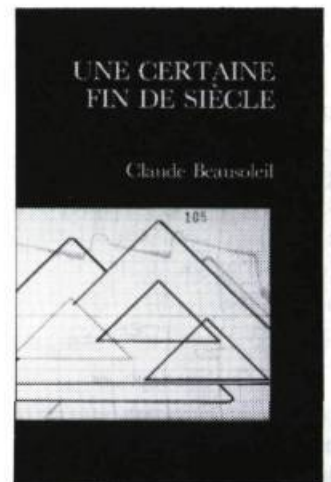
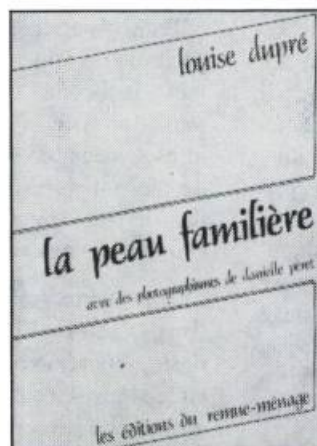
*entre je et nous à questionner les pouvoirs notre révolte dans les trous de la théorie je prépare un autre souper pour ma fille jamais plus ne nous quittera la mémoire le Liban encore et bien d'autres massacres dans les si tendres familles*

*18 heures, et la voix de ma fille volant en éclats, mon acharnement à imaginer des possibles, les deux pieds bien sur terre, j'écris avec des visions d'enfer, nos yeux exorbités. N'y a-t-il rien d'autres à l'heure des actualités?*

Ce qui surgit de ces subtiles focalisations et défocalisations, du flou et du brutal, de ces alternances d'angle de vision (le politique est tantôt au premier plan, tantôt à l'arrière plan, la vie privée se joue aussi dans cette oscillation) est un savoir-faire, un savoir dire d'une grande finesse. Ce sont les jeux

entre le fictif et le vécu, entre le quotidien et le pouvoir, la praxis et le conceptuel qui finissent par nous piéger inéluctablement. Car Louise Dupré nous saisit dans ces mouvements de balancier vers eux et malgré nous. Le texte oscille entre les détours et l'immédiateté, les échappatoires et l'intensité. Jeu étrange, efficace, troublant. Posés dans le contexte du livre, les extraits parus dans la *Nouvelle Barre du Jour* (*les désordres du privé, Programmes doubles, Lieux réversibles*) prennent un singulier relief, enfin rendus à une totalité dont ils n'auraient pas dû être scindés. La dernière section, ou échappée vers la ville marine d'un été, un certain jazz d'après-midi et l'étrangeté d'un autre pays (finalement aussi étrange que le quotidien, la nappe et les actualités) est un doux tour de force, autour et au-delà du délice et de l'enfer. Enfer des cheveux de la petite fille (emmêlés) délice de l'eau et de l'huile sur la peau. Enfer et délice des relations, jamais résolues, jamais sûres. Fuyantes et pourtant donnantes. En échappées et aussi en assurances. La peau est à la fois familière et toujours différente.

Claude Beausoleil avec *Une certaine fin de siècle* nous offre lui une rétrospective de son écriture depuis 1973. Dix ans





Claude Beausoleil Photo: Kéro

d'explorations de par le monde et sur la page: la découpe en vaut le jeu. En contraste total avec son avant-dernier volume qui n'avait pas réussi à émerger d'une certaine — quoique parfois séduisante — autarcie, celui-ci découpe de nombreux tracés, géométries provocantes et déterminées à l'image de la maquette-couverture (décidément le Noroît a toujours une nerveuse et nette maîtrise du graphisme). Le titre de ce volume fourmille de suscitations de toutes sortes. Tous les titres de ses livres ont du reste la richesse d'évocatrices promesses. Parfois la vibrance est tenue, parfois pas. Ce coup-ci pourtant est un coup de maître, par sa diversité, sa richesse, son foisonnement de voix, de pulsions, de découvertes. Les voyages ne sont pas un prétexte à flâner dans les mots avec une nonchalance un peu lâche, mais une exploration — tension, une deuxième invitation en un autre siècle, en une autre fin, parallèle à l'autre, parallèle à celle d'un poète qui avait les mêmes initiales (CB). Il y a là aussi des démiurges de villes, des peintres-artistes (voir Cézanne/Klimt/Vlaminck/Pellan/Giguère), les surfaces de l'occident, leurs séductions. *Une certaine fin de siècle* fourmille de vecteurs littéraires: Baudelaire et Mallarmé, Nelligan et un certain exotisme de l'École littéraire de Montréal. La generacion del noventa y ocho. Avec ses ricochets latino-américains chez Ruben Dario. Beausoleil a maintenant (est-ce surprenant?) le sens aigu d'être l'involontaire héritier d'une longue tradition. Pas de lignes droites ici, ni hiérarchie, ni verticalité mais hasards géométriques, quêtes de formes qui se tracent, se super — et s'interposent, se créent dans un «au fur et à mesure» mathématique. Figures plus logiques cependant qu'on ne l'aurait cru. Les héritages sont là avec leurs schèmes et leurs échos: dire *Nous reviendrons comme des Nelligan* l'un des plus inoubliables poèmes du recueil c'est nous replacer dans des pulsions bien précises. Quand bien même le siècle se serait rapproché du millénium, quand bien même serait venu le temps des post-faces (post-data post Barthes, post Amérique).

Ce qui enchante cette fois dans cette trajectoire de dix ans, c'est de découvrir en deça de tous les jeux du savoir, tous les

post-ismes du Beausoleil ludique et suprêmement moqueur de la période 1973-82, une voix aux inflexions soudainement plus intenses, plus intimes. La voix quasi narrative d'un passé, d'une épaisseur de vécu auto-ironique, bien centrée, bien ancrée dans le visuel, le charnel d'une culture.

## LA FUREUR DE VIVRE

*au centre du temps des villes  
j'aurai parlé d'espace  
et ces choses me reviennent  
et d'un temps et d'un geste  
et de ce centre qui fuit je reparlerai du temps  
car dans ces fêlures et dans ces jeux  
je reconnais ce qui se passe entre moi et les choses qui  
hirsutes se croisent comme autant de manèges insoumis que  
dictent les hasards  
de ce centre donc  
en ce centre donc  
je parle ici et là  
je refais les mots  
je deviens texte et parole  
je repose en des creux infinis  
longue marche des choses vers un univers éclaté  
longue résolution de trépas dans le réel et ses cils*

Après les grandes et époustouflantes pirouettes de l'insolence — j'ai été la première à rire des désopilances de Cul Q), j'avoue qu'un poème comme *La fureur de vivre* m'émeut et me fait préférer le Beausoleil de la maturité (malgré la tendresse qu'on peut porter à l'autre). Il y a là la force des souffles du vécu, leur énergie, leurs affirmations, le triomphe de ceux qui ont été vaincus et qui ont survécu, tous les improbables paris, face aux mots, à l'expérience, à l'écrasement:

*avoir 10 ans  
et être déjà dans et hors de la game  
le texte se rappelle un peu  
ma mère aimait Doug Harvey  
son beau Doug Harvey  
son numéro 2  
la rondelle se promène entre les T.V.  
l'émotion gagne les salons  
le chesterfield désabusé  
marque des points  
le territoire est de cette époque  
sur la T.V.  
la lampe T.V.  
un paysage chinois  
en mica  
qui jette vers le mur shooté au Rexatone  
une atmosphère d'intérieur  
en noir et blanc  
on regarde  
ça se passe là  
au centre lumineux  
c'est un but manqué  
l'arbitre vole en éclats  
ma mère aimait Doug Harvey  
Montréal s'étalait*

On sait que Beausoleil dépassera le siècle. Demain commence aujourd'hui. □